

et Maud Mannoni, Marcel Mauss et Claude Lévi-Strauss, Edgar Morin, Saul Alinsky, Paul Fuchs et Boris Cyrulnik. Et au détour d'un chemin on rencontre Albert Camus, Socrate, on croise Jean-Paul Sartre, Victor Hugo et Charles Péguy.

Le livre s'adresse aux travailleurs sociaux (éducateurs spécialisés, assistantes sociales, animateurs), acteurs du lien social, porteurs de projets sur des quartiers en difficulté ; aux militants associatifs engagés aux côtés des habitants à la transformation sociale. Cet ouvrage se veut un encouragement à développer la recherche, à témoigner, à ne pas maintenir sous silence des actions empêchées, de la parole étouffée, du sens détourné.

Daniel LECOMPTE
Directeur d'établissement.
daniel.lecomppte@wanadoo.fr

**La fragilité de source.
Ce qu'elle dit
des affaires humaines**

Charles GARDOU
Éditions érès, 2022

« *Je ne suis pas né pour être personne.* » Cette phrase prononcée par une jeune femme en situation de handicap, et qui m'était adressée, me poursuit. En effet, « il n'y a ni vie minuscule ni vie majuscule mais une seule humanité, dépositaire d'une condition universelle, entre crêtes et bas-fonds, fortune et revers », écrivait Charles Gardou.

Charles Gardou est un homme de fidélité et de continuité. Il vient de faire paraître son 19^e ouvrage, toujours aux Éditions érès. Depuis quelque trois décennies, il poursuit sa quête de reconnaissance des situations de handicap et de la nécessité pour le monde de s'y confronter. C'est un éloge de la singularité, d'une société inclusive, source de toute éthique pour notre Cité, mais aussi source d'une philosophie de la vie qui s'adresse à tous. J'ai lu certains de ses ouvrages, je suis en résonance, en reconnaissance avec sa pensée. J'ai toujours été sensible au choix de ses mots, à l'élégance de son écriture et au respect de l'être humain dont il témoigne.

Son dernier livre, *La fragilité de source. Ce qu'elle dit des affaires humaines*, est étonnant, au sens fort. Il parle de sa situation personnelle de père d'une fille affectée d'un syndrome de Rett. Brutalement, nous prenons conscience que cet universitaire, qui consacre sa carrière de chercheur à la condition handicapée, est aussi touché personnellement, familialement, dans sa chair, par le handicap, la vie quotidienne qui en découle et les soucis d'avenir qu'elle suscite. Il dédie ce livre à sa fille Marie et à sa famille : « À Marie, ma fille, fragile cristal de neige. »

Dès les premières pages, Marie est là et je n'ai pu quitter la lecture de ce livre à ses côtés. Mon émotion a toujours été contenue par les mots pleins de pudeur et d'humanité de Charles Gardou et, grâce à cela, j'ai pu également me

mettre au service de la profondeur de vue du texte, avec humilité.

Tout en préservant l'intimité de l'auteur, je me suis autorisé des digressions, des détours, des projections personnelles. Une pensée métaphorique s'est installée, aidée par les nombreuses références littéraires, anthropologiques, philosophiques du texte, mais aussi par de brèves histoires qui expliquent simplement, en quelques mots, à la fois la beauté de la vie comme ses douleurs.

La couverture du livre est un tableau de Claude Monet : *La Pie*. C'est un paysage de neige, sous un soleil d'hiver, qui rend plus intense encore la blancheur de la neige venant de l'arrière-fond du paysage. Cette lumière douce crée des ombres qui accentuent le gris du muret protégeant une maison. Une barrière ouvre un passage. Sur cette barrière, à claire-voie, est perchée une pie, comme une note sur une clé musicale. Elle donne son titre au tableau. On ne voit qu'elle. Elle cardinalise le paysage, lui donne un sens. C'est ce détail qui est la source de nos émotions et d'une humanité douloureuse aussi. On pense encore à l'opéra de Rossini sur l'injustice et à la chanson enfantine : *Il y a une pie dans le pommier*.

En écho à cette image, l'ouverture du livre évoque un songe de l'auteur : un soir de Noël dans une ville enneigée, en fête. Dans l'indifférence générale de « cette Babylone sans âme, les hommes ont-ils perdu la leur pour ignorer ainsi la présence de cette jeune femme en quête d'un refuge improbable ». Une jeune femme, « pantin désarticulé,

fragile cristal de neige ». L'auteur n'a d'yeux que pour elle : Marie, « sa fille, flocon parmi les flocons, figure évanescence, se dérobe à son regard [...] Les flocons ont estompé ses pas ».

Comment ne pas faire de parallèle entre ces deux situations où, à travers les touches du tableau et les mots du songe, se révèlent la douleur, la détresse, la solitude et l'éphémère. La neige, omniprésente, fondra, un jour ou l'autre, en larmes ou joyeuse face à la beauté du monde.

Cette tentative d'exprimer l'impensable de l'inouï, de l'inénarrable, de l'incroyable devient une capacité à créer, un travail de pensée, de partage, des années après l'annonce du handicap. Les années ont su polir le roc, emporté par le torrent qui, certes toujours là, est devenu un galet familier faisant partie maintenant du paysage.

Je laisse à tout lecteur la possibilité et le soin de penser, voire de tenter de résoudre l'énigme de cette rencontre des figures et des mots d'un père et de sa fille dans sa singularité.

Charles Gardou poursuit : « Ce livre se veut un acte de reconnaissance d'une dette, non matérielle, mais humaine et intellectuelle, à l'égard de la complice de ma réflexion. » C'est Marie, sa fille, qui accompagne son écriture, sa nécessité d'écriture. Ils sont tous les deux réunis dans le pas des lettres et des mots : « L'espace entre les mots qu'elle ne dit pas et ceux que j'écris est rempli de ce qu'elle me transmet, avec l'espoir qu'il représente une main tendue vers tant d'autres. » Ils cheminent

ainsi ensemble depuis des années, « en portant dans le sillage de Marie le visage du monde, tel qu'il est, [il] met en relief l'injustice suprême d'une stratification des vies, qui fait varier leur considération selon les degrés d'une hiérarchie et les classe en fonction de la valeur qui leur est attribuée. Hiérarchiser équivaut à fragmenter, déposséder, évincer ».

Mais pourquoi maintenant Marie est-elle aussi présente dans ces pages et n'est plus une compagne anonyme d'écriture pour le lecteur ? Il a assurément fallu de nombreux livres et de longues années, peut-être un confinement où la solitude et la mort se sont faites plus proches, pour que cette chair soit offerte aux travaux universitaires de Charles Gardou, permettant de les confirmer, mais également de trouver de nouveaux mots pour aller plus loin dans ce combat pour une société inclusive face aux multiples situations de grande fragilité.

Charles Gardou rejoint là un certain nombre d'écrivains, compagnons d'écriture, qui furent également confrontés à de telles réalités, fussent-elles de nature différente, et qui tentèrent, dans un après-coup, d'en faire des créations humaines partageables. Je pense à Philippe Forest, Élisabeth de Fontenay, Julia Kristeva, Aharon Appelfeld, Clara Dupond-Monod, etc. Ils ont connu eux aussi cette nécessité d'écriture.

Chez Charles Gardou, ce *coming out* est d'autant plus impressionnant qu'il montre un père auprès d'une

filles qui naît aux lecteurs grâce au long travail d'écriture de son père et se détache ainsi de lui. Ce lent travail de séparation est celui de tout être humain, quel qu'il soit. Il sait maintenant que, à un moment, elle devra, sans lui, poursuivre son chemin, accompagnée par d'autres. Il rend d'ailleurs hommage à ces femmes, à ces hommes et à ces institutions qui prennent soin de l'ensemble des résidents de notre bercail commun pour le rendre habitable par une adaptation des environnements à la diversité des besoins, des projets et des destins. À cet égard, il distingue « faire de l'inclusion et être inclusif ». L'un ne se comprend qu'en référence à l'autre. Il évoque ces professionnels, éclaireurs ou réparateurs de l'humain, et les institutions, « constructions sociales qui sont ce que nous en faisons. Elles sont notre ombre portée », écrit-il.

Charles Gardou, friand d'histoires si profondes, reprend des propos d'enfants :

« Cela fait mal de ne pas naître ?

– Non, cela ne fait pas mal du tout.

Et personne ne peut s'en souvenir !

– Et d'être mort ?

– Pas davantage. Ce qui fait mal, c'est de ne pas savoir comment c'est là-bas et de quelle façon on va y entrer. »

Il poursuit : « Comment expliquer que la mort n'est pas la plus grande perte au cours d'une vie et que la plus importante est la disparition de la conscience d'exister ? »

Pour ma part, je pense que se sentir réel et vivant est la condition de toute

existence. Mais qu'il faut aussi pouvoir être haï, être aimé et faire partie de la conscience des autres pour exister. Marie fait désormais partie d'instantanés de ma vie. De nombreux lecteurs vont partager cela : grâce à elle, j'ai pu approcher les pensées incarnées d'un père. Marie crée des souvenirs, nous pose des questions existentielles. Elle nous oblige, comme beaucoup d'autres, à faire société et réveille en nous tous l'éthique d'un vivre ensemble.

On ne sort pas indemne de la lecture de ce livre mais grandi par les pensées qu'il fait naître en nous. Il pose, en fait, la question de la reconnaissance de notre dépendance dès l'entrée dans la

vie et aussi de notre survie qui dépend des soins de l'environnement. Pour certains d'entre nous, cette dépendance nécessite des soins la vie durant, pour d'autres la vieillesse les confrontera à nouveau à la dépendance. Quoi qu'il en soit, la dépendance et ses combats font l'humain. Toute société démocratique doit la garder à portée d'interrogations.

Ce livre est une réconciliation avec le vivant. Un livre de tendresse.

Rémy PUYUELO
Pédopsychiatre, psychanalyste,
membre de la SEPEA, rédacteur en
chef de la revue *Empan*.
remi.puyuelo@free.fr